

[Un premier regard 2008 - 2012 4 années d'acquisition]

sur les œuvres du fonds d'art contemporain
du Département d'Ille-et-Vilaine

du 30 janvier au 22 mars 2013

Catalogue d'exposition

[UN PREMIER REGARD]

2008-2012 QUATRE ANNÉES D'ACQUISITION

SUR LES ŒUVRES DU FONDS D'ART CONTEMPORAIN
DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE

L'exposition **Un premier regard** donne un aperçu de l'ensemble des œuvres acquises durant quatre années pour la constitution du Fonds départemental d'art contemporain d'Ille-et-Vilaine (FDAC). La création de ce Fonds est née de la politique volontariste de soutien aux arts plastiques menée par le Conseil général, depuis 2008.

Le Fonds a pour objectifs la sensibilisation des publics les plus éloignés des pratiques artistiques et culturelles aux arts plastiques et le soutien à la création contemporaine des artistes résidant ou travaillant dans le département.

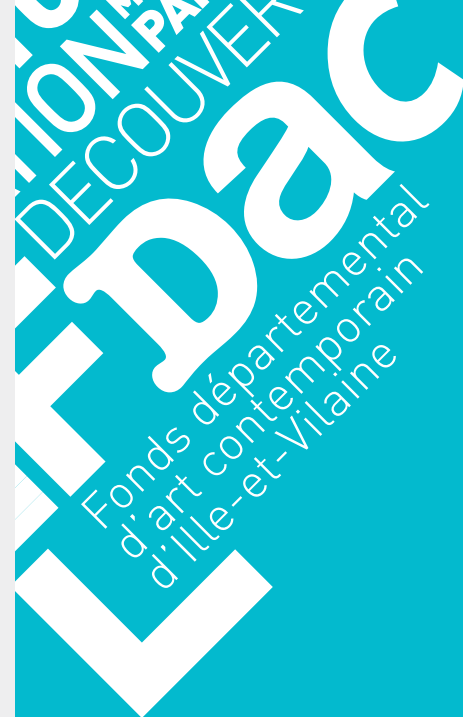
Le Département s'appuie sur un partenariat engagé avec le Frac Bretagne à qui est confiée la gestion des

œuvres du Fonds départemental ; tant pour la conservation que la diffusion et la médiation culturelle.

Suite à un appel à candidatures, lancé chaque année, un comité d'experts constitué du Département, du Frac Bretagne et des centres d'art, propose collégialement un choix des acquisitions.

En 2012, le Fonds départemental d'art contemporain compte 29 œuvres pour 28 artistes. Chaque œuvre est accompagnée d'une vidéo de 2 à 3 mn réalisée avec l'artiste et qui permet une autre compréhension de l'œuvre et de l'univers de l'artiste.

Au terme de l'exposition, débutera la phase effective de circulation du Fonds dans le département.



[Didier Le Bougeant]

Vice-président du Conseil général

Délégué à la culture, aux politiques artistiques et à l'éducation musicale

Depuis quatre années, le Département a créé un FDAC (Acronyme du Fonds Départemental d'Art Contemporain). Pourquoi ce fonds ?

Tous les ans, au sein d'une commission pluraliste où siègent des élus et tous les représentants des centres d'art du département, sont sélectionnées cinq à six œuvres représentatives de la création contemporaine. C'est le résultat de quatre années d'acquisitions qui est présenté aujourd'hui au grand public à travers l'exposition « Un premier regard ».

Le Conseil général, par cette acquisition annuelle, aide ainsi les artistes plasticiens vivant ou créant dans notre département et témoigne de la vitalité, de la diversité de cette création. Dès sa genèse, le fonds n'a pas été conçu comme une collection muséale, mais bien comme un support et un outil de médiation et d'action culturelle : une fenêtre ouverte et vivante sur l'art contemporain à destination du plus large public. Chaque année, tout ou partie du fonds circulera à travers le département dans des collèges, des CDAS (Centres départementaux d'action sociale), des bibliothèques, à la rencontre du plus large public.

Soutenir la création contemporaine et permettre l'accès de tous à l'art sont deux des enjeux de ce fonds. Mais, l'autre enjeu qui se joue ici, c'est de désencombrer les représentations de ces démonstrations formelles. Aller au-delà du réel dans notre monde transparent où le flux des images nous met dans une impasse du regard. Il nous faut refonder ce regard, mettre les images en abîme. À travers cette exposition, les artistes nous interpellent sur l'affrontement entre le réel et la réalité, nous invitent à réinterroger notre monde et ses certitudes.

[Catherine Elkar]

Le Fonds est un outil de soutien à la création, un acte de reconnaissance envers les artistes qui bénéficient d'une acquisition, un engagement à ce que leur œuvre soit exposée dans de multiples circonstances, à même d'en favoriser une lecture nourrie, plurielle.

Il est aussi, à travers ses critères de sélection ainsi que la composition du comité d'achat, le gage d'une attention portée au tissu des structures locales et départementales qui travaillent à la production, la diffusion et une meilleure connaissance de l'art contemporain.

Il témoigne qu'une œuvre éclot quand les conditions et les moyens – non seulement financiers – sont réunis pour cela : un contexte de travail et d'accompagnement.

Les critères d'acquisition ne reposant ni sur le médium ni sur un principe thématique, les œuvres qui constituent le Fonds depuis 2008 démon-

trrent une grande diversité de techniques : dessin, peinture, photographie, vidéo, sculpture, sérigraphie, tout autant que de sujets : portraits, vastes paysages ou détails intimistes, natures mortes, constats sociologiques ou récits fictifs..., dues à des artistes de différentes générations.

Cependant, et sans succomber à des rapprochements hâtifs, quelques fils invisibles semblent relier les œuvres entre elles. Chacune maniant son langage propre, les œuvres de David Zérah, Christine Crozat, Antoine Dorotte, Nikolas Fouré, Angélique Lecaille-Guilbert, Pascal Mirande, Samir Mougas, Sarah Fauquet et David Cousinard, Bruno Di Rosa, Isabelle Arthuis, entreprennent de re-poétiser le monde et donner libre cours à l'imaginaire voire au merveilleux.

Comme en contrepoint, Didier Lefebvre, Cédric Martigny, Briac Le Prêtre, Hervé Beurel, Marie Reinert ou encore Nicolas Milhé

portent un regard clairvoyant, proche du style documentaire sur la société, l'environnement urbain, les modes de vie. Un procédé qui parfois souligne l'étrangeté du quotidien, à la façon de Stéphane Lemerrier rendant hallucinant un album d'images banales, de Muriel Bordier accentuant les travers du tourisme de masse, ou d'Yves Trémorin à travers un triptyque conjuguant allégorie et dérisoire.

Le paysage est très présent, comme motif mais aussi comme métaphore, offrant un répertoire qui permet de « dire » le monde d'aujourd'hui. Ainsi des œuvres de Mathilde Seguin qui recompose la ville, des paysages révélés par Yann Lestrat par l'introduction d'un élément incongru, du diorama de Benoît-Marie Moriceau interrogeant la notion de point de vue, de l'instantané urbain de Jocelyn Cottencin qui tente d'y cerner la place de l'homme, de la transposition de Yuna Amand qui joue du rapport

extérieur/intérieur au moyen d'un dispositif lumineux.

La référence à l'histoire surgit dans la peinture de Jean-Philippe Lemée, saisissant raccourci allant de l'architecture médiévale à Andy Warhol en passant par le cloisonnisme, de même que dans la démarche de Yann Sérandour, une analyse critique et poétique de l'histoire de l'art récent, ou encore dans la sculpture de Julie C. Fortier qui poursuit sa recherche sur la maison en citant le cinéma hollywoodien.

À part, se tient la peinture silencieuse de Pierre Galopin.

L'exposition de l'intégralité du Fonds met à jour l'avancée du projet du Conseil général d'Ille-et-Vilaine dans la volonté conjointe de soutenir les artistes et de participer à la sensibilisation du plus grand nombre à l'art contemporain. Elle est une invitation à découvrir, à partager, à débattre d'un art qui nous est proche et lointain, celui de notre temps.

[Sommaire]

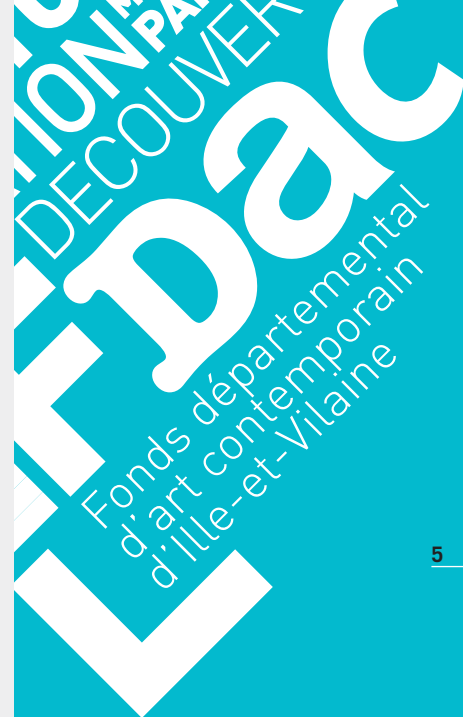
Les artistes

Yuna AMAND, Isabelle ARTHUIS	6
Hervé BEUREL, Muriel BORDIER	7
Jocelyn COTTENCIN, Christine CROZAT	8
Bruno DI ROSA, Antoine DOROTTE	9
Sarah FAUGUET et David COUSINARD, Julie C. FORTIER	10
Nikolas FOURE, Pierre GALOPIN	11
Angélique LECAILLE-GUILBERT	12
Didier LEFEVRE, Jean-Philippe LEMEE	13
Stéphane LE MERCIER, Briac LEPRETRE	14
Yann LESTRAT, Cédric MARTIGNY	15
Nicolas MILHE, Pascal MIRANDE	16
Benoît-Marie MORICEAU, Samir MOUGAS	17
Marie REINERT, Mathilde SEGUIN	18
Yann SERANDOUR, Yves TREMORIN	19
David ZERAH	20

Le parcours	21
-------------------	----

Les informations pratiques	22
----------------------------------	----

Les remerciements	23
-------------------------	----



[Yuna Amand]

*Née en 1977 à Auray (Morbihan)
Vit et travaille entre Rennes
(Ille-et-Vilaine)
et Lorient (Morbihan)*

Yuna Amand met en scène des phénomènes physiques courants qui sont pour elle sources potentiels d'émotions et supports d'imaginaire mais sont d'ordinaire difficiles à percevoir. Les dispositifs qu'elle élabore, recourant aussi bien au son, à l'image ou au volume, ont pour objet de retranscrire et faire partager cette matière éphémère et insaisissable qu'est la sensation. Son vocabulaire formel, précis et minimal, favorise l'expérience sensible proposée au visiteur. À l'origine, commande de la ville



Yuna Amand, *Ducks and Drakes*, 2009,
Installation lumineuse avec néons,
câbles, Transformateurs, blocs de
puissance, automate.
Dimensions variables
© Yuna Amand

de Lorient, *Ducks and Drakes* est une installation protéiforme qui peut investir l'espace proposé sous des formes et/ou des programmations lumineuses différentes. Elle se déploie en quatre modules constitués de tubes néon circulaires imbriqués les uns dans les autres.

Un système de programmation permet à ces îlots de fonctionner en chaîne et de faire circuler la lumière d'un anneau à l'autre comme d'un module à l'autre. Le titre est une expression de langue anglaise signifiant à la fois « ricochets » ou « les petits font les grands ». Métaphore de ricochets sur une surface d'eau, ce dispositif traite du rapport de l'onde à son espace. Alliant la technique à la poésie, l'œuvre crée un enchaînement du regard et de la pensée, suscitant une méditation artistique autant que métaphysique.

[Isabelle Arthuis]

*Née en 1969 à Laval (Mayenne)
Vit et travaille
à Bruxelles (Belgique)*

Formée à l'école des beaux-arts de Rennes et travaillant dans un contexte international, Isabelle Arthuis poursuit un travail sur l'image, à la fois comme un moyen de saisir le monde et d'y participer activement. Les expériences de ses voyages, de ses séjours et de ses rencontres l'amènent à explorer différents modes de production et de présentation des images.

Ses photographies en noir et blanc ou en couleur, d'un format allant de celui d'une carte postale à la taille d'une affiche publicitaire, trouvent leurs sources formelles principalement dans le cinéma et la peinture.

En 2011, répondant à l'invitation du Festival *Grand Écart* organisé par la ville de Saint-Briac, Isabelle Arthuis met en œuvre un projet dont la finalité est un tableau photographique. Son thème, classique dans l'histoire de l'art, est le banquet. Celui-ci est précisément scénographié, étoffé,

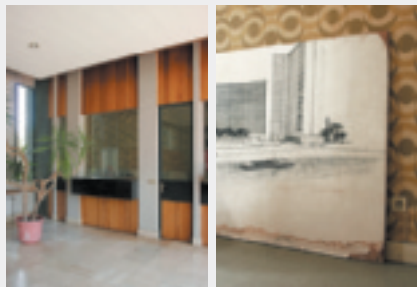


Isabelle Arthuis, *Le Banquet*, 2011,
Photographie couleur contrecollée sur PVC
130 x 110 cm,
© Isabelle Arthuis, Paris

virtuelles, vêtements et postures, un dimanche d'avril 2011, avec la joyeuse participation d'un groupe de briacins, sur la plage du Perron. La scène, filmée en continu et photographiée en divers moments clés, fait ainsi l'objet d'une documentation abondante au sein de laquelle l'artiste choisira l'image finale qui prendra la forme d'une affiche de trois mètres par quatre et d'un tirage plus proche du format d'un tableau, *Le Banquet*.

[Hervé Beurel]

*Né en 1960 à Pontivy (Morbihan)
Vit et travaille à Rennes
(Ille-et-Vilaine)*



Hervé Beurel, *Grand Ensemble*, 2009,
Diptyque, photographie couleur,
Contrecollé sur aluminium
2 x (95 x 68 cm)
© Hervé Beurel

Formé à l'École des Beaux-Arts de Lorient, Hervé Beurel poursuit depuis 1986 une recherche photographique qui s'attache à capter le réel en mettant à distance la subjectivité ou l'anecdote. Il s'intéresse à la réalité des matières et des formes pour en donner une vision abstraite en privilégiant toujours un vocabulaire visuel minimum : prise de vue frontale, un cadrage très serré, à l'échelle de l'objet. L'espace

urbain est devenu l'un de ses thèmes de prédilection depuis 2004, date à laquelle il débute la série *Collections publiques*, issue de déambulations dans les villes au gré de ses déplacements. L'artiste repère alors tout ce qui relève du décor mural, le plus souvent commande publique liée au 1 % artistique, et dont le statut demeure incertain. Issu d'un ensemble de recherches menées dans le quartier de Bourg-l'Évêque à Rennes, le diptyque *Grand ensemble* a été réalisé dans l'immeuble le Penthivère construit par l'architecte Georges Maillols. La première photographie cadre le hall d'entrée et l'espace d'accueil dont la paroi vitrée laisse voir un papier peint typique des années soixante-dix. La seconde se focalise sur un panneau posé contre le mur et montrant l'esquisse d'origine du quartier. Les quelques indices prélevés dans ce bâtiment révèlent le caractère emblématique d'un tel programme urbain, son ambition sociale et architecturale, la part d'utopie qui y subsiste.

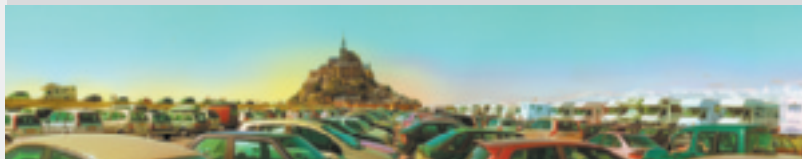
[Muriel Bordier]

*Née en 1965 à Rennes
(Ille-et-Vilaine)
Vit et travaille à Rennes
(Ille-et-Vilaine)*

Diplômée de l'école des Beaux-Arts de Reims, Muriel Bordier a d'emblée choisi la photographie pour exercer son esprit critique. Depuis *les Empreintes*, série dans laquelle elle interroge le statut même de la photographie, elle ne cesse de relever les comportements et les travers humains, jouant de la surprise et d'un humour certain. Infatigable voyageuse, elle s'amuse du comportement des touristes à l'étranger, source du travail qu'elle poursuit aujourd'hui. *Bons baisers* confronte des images de la vie quotidienne cubaine avec les textes flatteurs des brochures touristiques. Ailleurs, elle réalise des autoportraits devant des paysages prestigieux mais son visage, en premier plan, dissimule le site

que seule la légende permet d'identifier. Un autre dépliant la montre dans quatorze capitales, toujours souriante, devant un monument emblématique difficile à identifier tant la masse des touristes est compacte. La photographie *Mont-Saint-Michel* est de la même veine, bien que travaillée différemment. La vue panoramique, colorisée, fait songer à une carte postale ancienne. Mais cette impression est démentie par la multitude de caravanes, voitures et camping-cars qui occupent le premier plan. Leurs toits, dont la couleur est aussi retravaillée, répondent aux teintes du Mont, renforçant le dualisme entre la spiritualité attachée au site et les pratiques consuméristes d'un tourisme de masse.

Muriel Bordier, *Mont Saint-Michel*, 2008,
Photographie couleur 20 x 100 cm
© Muriel Bordier



[Jocelyn Cottencin]

*Né en 1967 à Paris
Vit et travaille à Rennes
(Ille-et-Vilaine)*



Formé à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris, Jocelyn Cottencin a suivi un post-diplôme dans la section mobilier. Les disciplines qu'il aborde, graphisme, architecture ou sculpture, ont en commun le rapport au corps et à l'espace. Tous les mécanismes de relation, avec les personnes ou avec les objets, intéressent cet artiste qui multiplie les collaborations, y compris avec le monde de la danse. Le projet *Just a Walk* se développe de mars 2005

à janvier 2007, entre Bilbao, San Sebastian, Glasgow, Porto, Lisbonne, Rennes. *Just a Walk* est tout à la fois un site Internet, des sessions de travail entre artistes et professionnels de l'art, des temps de recherche et d'expérimentation, des performances, une exposition... C'est une pratique du déplacement fondée sur les embranchements possibles et inattendus qui se tissent entre des idées, des œuvres, des individus et des structures.

Geography 3 présente une photographie, prise à San Sebastian, installée dans un caisson lumineux. L'image, verticale, est pratiquement divisée en deux parties, entre la plage du premier plan et la ville s'élevant derrière des arcades en arrière-plan. Sur la gauche, une jeune femme avance en considérant des traces de pas sur le sable. Hormis un autre personnage et des chiens situés près des arcades, l'espace est vide, à mi-chemin du privé et du collectif.

[Christine Crozat]

*Née en 1952 à Lyon (Rhône)
Vit et travaille à Paris et Lyon
(Rhône)*

Christine Crozat utilise autant le dessin, la sculpture, les installations que la vidéo pour rendre compte de « choses vues » au sens du titre donné aux textes posthumes de Victor Hugo, tant ces choses sont multiples, particulières ou générales et disent le rapport des hommes au monde. Travaillant à Paris et vivant à Lyon, c'est au long de ses voyages en TGV que Christine Crozat prélève des images, prend des notes, cherche les signes du passage du temps, des formes qui se superposent aux souvenirs. De grands dessins, réalisés entre 2007 et 2009, sont plus particulièrement inspirés par le mobilier urbain. Sur le papier cohabitent horloges, panneaux de signalisation, noms de rues et pictogrammes rencontrés au cours de ses déambulations, lors de voyages en France et à l'étranger. Anodins et invisibles à force d'être vus, ces éléments

épars participent à la recomposition d'espaces qui invitent le spectateur à une nouvelle circulation. Dans l'ensemble du travail, sont présents des signes récurrents (chapeau, chaussure, paysage...) assemblés en un étonnant raccourci visuel.

La mule de Mélusine ou l'impossible mule reprend le motif de la chaussure en synthétisant, grâce au titre, à la matière translucide de la résine, au dessin du talon en forme de queue de poisson d'une sirène, tout le signifiant d'un mot. Cette œuvre poétique, joue des sonorités comme des références pour conserver la mémoire des choses constituant l'humanité.



Christine Crozat, *L'impossible mule* (la mule de Mélusine), 2006, Sculpture en résine cristal 33 cm

© Guillaume Pallat

[Bruno Di Rosa]

Né en 1960 à Lyon (Rhône)
Vit et travaille à Rennes
(Ille-et-Vilaine)



Bruno Di Rosa, *Les grandes pages*, 2008.
Deux feuilles de papier bristol recouvertes
d'une écriture au stylo Bic bleu
47 x 64 cm chaque feuille
© Hervé Beurel

Artiste et écrivain, Bruno Di Rosa développe une pratique tournée essentiellement vers la lecture et l'écriture. Une grande part de son travail consiste à recopier des textes littéraires, *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, *Regrets* de Joachim du Bellay..., ou à encore à en poursuivre l'écriture, récemment *Le roman de la rose*. En recopiant ces écrivains, Bruno Di Rosa ne cherche nullement à les effacer

mais plutôt à montrer, tel un passeur, que le proche et le lointain ne séparent pas les auteurs, éternellement reliés par le fil de l'écriture. Outre ce travail de copiste, l'artiste écrit depuis 1986, une page tous les jours, limitant le choix du début de chacune par le premier mot de la précédente. Ces *Carnets bleus* ont été publiés aux éditions Incertain Sens en 2005. *Les grandes pages* relèvent du même principe, à la différence notable de leur format, bien supérieur à celles d'un carnet. Ce changement d'échelle, alors que l'écriture reste fine et serrée, recouvrant toute la surface de la feuille quadrillée, empêche une lecture fluide et continue. Le regard se perd d'une ligne à l'autre et ne peut que grappiller des fragments de texte. A une certaine distance, les mots ne sont plus identifiables et recomposent par leur densité une sorte de tableau abstrait, plus précisément un paysage d'écriture.

[Antoine Dorotte]

Né en 1976 à Sens (Yonne)
Vit et travaille à Rennes (Ille-et-Vilaine) et à Douarnenez (Finistère)

Antoine Dorotte a fait ses études à l'École des beaux-arts de Quimper. Pratiquant la gravure, il donne forme à des installations hybrides à la croisée du dessin, de la sculpture et du cinéma. Il multiplie les mises en scène illusionnistes dont le format peut évoquer la case de bande dessinée tout en égrainant les références les plus hétéroclites. Ses pièces, dès leur titre, à la fois formule magique, clin d'œil au « septième art », dessinent les contours d'un territoire de l'imaginaire marqué par le goût du bizarre et du macabre. *Fiji* ressemble à une image animée, effet qui résulte d'un procédé d'impression par réseau lenticulaire. Celui-ci implique de superposer plusieurs dessins, seize en l'occurrence, pour restituer la troisième dimension et la sensation du mouvement. Cet épisode fait partie d'une vaste fiction constituée de films et d'images qui se répondent sans vraiment se suivre. Ainsi,

Miranda PaintOmovie, personnage hybride rappelant les héroïnes de séries télévisuelles ou cinématographiques réapparaît-elle scènes après scène, dans les situations les plus incongrues. Ici, la jeune femme affronte un ours polaire dans le décor de rêve d'une île tropicale, collage géographique pour le moins étrange.



Antoine Dorotte, *Fiji*, 2011,
Impression sous réseau lenticulaire
75 x 100 cm
© Emeric Ducreux

[Sarah Fauget & David Cousinard]

Née en 1977 à Cosnes-sur-Loire (Nièvre)

Né en 1976 à Charleville-Mézière (Ardennes)

Vivent et travaillent à Paris



Sarah Fauget - David Cousinard,
Oracle, 2011,
Dessin à la mine de plomb sur papier
75 x 57 cm
© Sarah Fauget – David Cousinard

Sarah Fauget & David Cousinard réalisent des installations composées de sculptures qui révèlent leur intérêt pour l'architecture et le cinéma. Leur vocabulaire plastique puise dans le registre du mobilier, de l'ornement mais aussi de l'abstraction. Les volumes jouent avec l'échelle et s'agencent dans l'espace à la manière de décors de plateau. Même si de nombreux titres d'expositions

conçues par ces artistes évoquent des univers de fiction, *Armageddon*, *Checkpoint*, *Guet-apens*, *Et pour quelques dollars de plus*, aucun scénario précis n'est privilégié. Seuls quelques indices émergent çà et là, laissant toute liberté au visiteur, selon son parcours, de tisser des liens entre les pièces.

Le dessin *Oracle* a été réalisé en 2011 dans le cadre de l'exposition *We Can Never Go Back to Manderley* présentée au centre d'art 40mcube. Ce titre fait référence au film *Rebecca* d'Alfred Hitchcock. Manderley est en effet le nom de la propriété où se déroule l'action dont la tonalité générale est mélodramatique. Le sujet du dessin, une corneille naturalisée posée devant une échelle à peine esquissée et son traitement évoquent l'ambiance tourmentée et l'esthétique du film marquée par de violents contrastes d'ombre et de lumière.

[Julie C. Fortier]

Née en 1973 à Sherbrooke

(Québec, Canada)

Vit et travaille à Rennes

(Ille-et-Vilaine)

Formée à l'École des arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec à Montréal, Julie C. Fortier réalise des vidéos, des installations et des sculptures, exprimant une même interrogation sur le vide et le temps suspendu. Elle explore la notion de chute, qu'elle dit être liée à ce qui serait du ressort du comique, le moment où tout se renverse. La maison est aussi l'un de ses motifs récurrents qu'elle explore à la lumière des fonctions et des perceptions que lui attribue le cinéma nord-américain dans des situations souvent factices. *There's No Place Like Home* est une sculpture réalisée à partir d'une image extraite du film *Le Magicien d'Oz* (Victor Fleming, 1939). La séquence originale, filmée en studio à partir d'une maquette, présente l'envolée puis la chute de la maison de l'héroïne, aspirée par une tornade.

Contrairement à *Maison Desjardins*, une vidéo sur le démantèlement d'une maison préfabriquée, ou à *Home*, montrant le déneigement de la cour d'une maison, *There's No Place Like Home* ressemble à une sorte de sauvetage, une échappée hors du brouillard ou de la destruction tant la présence de la sculpture est forte malgré son échelle qui lui donne la légèreté d'une maison de poupée. Loin de la morale du film de Fleming « rien ne vaut une maison », Julie C. Fortier choisit d'introduire une dimension temporelle à son œuvre en « gelant le récit dans un espace-temps dilaté. »



Julie C. Fortier, *There's No Place Like Home*, 2004,
Sculpture, bois peint
30 x 40 x 45 cm
© Jenny Marie

Julie C. Fortier

[Nikolas Fouré]

*Né en 1976 à Saint-Nazaire
(Loire-Atlantique)
Vit et travaille à Rennes
(Ille-et-Vilaine)*

Diplômé de l'école des Beaux-Arts de Quimper, Nikolas Fouré est avant tout un sculpteur même s'il use de plusieurs médiums, volume, performance, dessin et installation. Il recourt à des matériaux et objets industriels ou de consommation courante qu'il utilise pour en épuiser les variations et les agencements. Tel un véritable « fabricant », il accumule, dédouble, compresse, reproduit des éléments de base, jouant de la porosité entre leurs caractéristiques physiques et leur potentiel imaginaire.

Discobarok a été conçu pour une installation exposée au Centre d'art de Pontmain. Dans un cadre orné de moulures dorées, prend place une mosaïque de petits carrés de verres miroir dont la partie centrale se soulève pour former une protubérance semi-sphérique.

Cet assemblage de formes, de matériaux et de références joue sur plusieurs registres. Les miroirs diffractent et absorbent l'espace, révélant le fragile écart qui sépare la surface du volume. Par ailleurs, l'association de la boule à facette, façon disco, et du cadre aux moulures « baroques » génère un objet hybride, produit du métissage de codes ornementaux d'origines séparées.



Nikolas Fouré, *Discobarok*, 2009,
Facettes de miroirs collées sur une plaque
de PVC thermoformée
et encadrement bois
115 x 85 x 20 cm
© Marc Loyon

[Pierre Galopin]

*Né en 1984 à Cherbourg (Manche)
Vit et travaille à Rennes
(Ille-et-Vilaine)*

Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Rennes, Pierre Galopin produit des peintures caractérisées par une économie de moyens, qu'il s'agisse de la composition, de la couleur, de l'outil ou du geste. « Peindre une toile d'une façon logique et automatique sur toute sa surface » est l'idée principale qui sous-tend son travail.

Il abandonne les pigments pour utiliser des vernis dont il exploite les qualités physiques, transparence et souplesse. L'effet de surface produit, contraction ou répulsion aléatoire des formes, est fonction de la qualité du vernis, de l'outil, du geste mais surtout de l'interaction difficilement prévisible de ces différents éléments.

Sans titre (Répulsion) fait partie de ces expérimentations où la réaction chimique produit une multitude de gouttes serrées qui occupent toute la surface

de la toile. Celle-ci, de tonalité ocre, semble proche du monochrome. Cependant, le léger relief du vernis, sa transparence qui capte la lumière en opposition au support mat de la toile provoquent une vibration irisée dont la perception est sans cesse renouvelée. Une possible réponse à la question formulée par l'artiste : « Comment constituer une surface peinte simplement ».



Pierre Galopin, *Sans titre (Répulsion)*, 2011,
Peinture, toile tendue sur châssis de bois,
vernis au rouleau
Dimensions 200 x 175 cm
1/1 © Pierre galopin

[Angélique Lecaille-Guilbert]

Née en 1975 à La Ferté-Macé (Orne)
Vit et travaille à Rennes (Ille-et-Vilaine)



Angélique Lecaille-Guilbert, *Touch the sky*, Octobre 2006,
Dessin à la mine de plomb et crayon graphite sur papier canson C à grain
150 x 300 cm

Angélique Lecaille-Guilbert réalise des dessins de très grands formats représentant des lieux d'où toute présence humaine est bannie. Elle travaille à partir d'images trouvées dans divers médias sur lesquelles elle s'appuie pour, à l'aide de mine de plomb, graphite ou Rotring, recréer des paysages hors du temps, soit en privilégiant des détails, soit en envisageant une vue large. L'utilisation du noir et blanc confère à ses dessins un statut proche de l'archive ou du

document. Elle échappe ainsi au classicisme habituel de ce type de représentation même si elle choisit des motifs puisés dans l'histoire de l'art : ciels nuageux, sites rocheux, ruines ou escarpements. L'artiste s'emploie à maintenir une distance entre l'œuvre et le spectateur. *Touch the sky* montre un ciel chargé de nuages menaçants, annonciateur d'orage. L'injonction en lettres gothiques rappelle l'affiche de propagande tout en faisant songer à un paysage



Angélique Lecaille-Guilbert, *Magnitudo Parvi*, 2011,
Dessin triptyque, support papier Montval, mine de plomb
154 x 144 cm chaque soit 342 x 148 x 194 cm l'ensemble - © Patrice Goasduff

romantique tourmenté, aux éléments déchaînés contre lesquels l'homme est impuissant. Le sentiment d'inquiétude est rendu par le dessin à la mine de plomb, cerné d'un lourd encadrement métallique. D'évidence, toucher le ciel, ici, n'est pas synonyme de liberté mais en souligne, au contraire, toute la difficulté. *Magnitudo Parvi* est un triptyque qui emprunte son titre à un poème de Victor Hugo extrait du recueil *Les Contemplations*.

L'auteur y décrit l'expérience intime de la contemplation de l'univers où toute scène peut avoir l'ampleur d'un spectacle absolu. Trois dessins triangulaires s'emboîtent comme un puzzle, proposant la perception d'un paysage mental, d'un espace à reconstruire. Véritable ricochet avec le temps et l'histoire, oscillation entre « rayonnement sublime ou flamboiement hideux », comme l'écrit Victor Hugo.

[Didier Lefèvre]

1957 Versailles (Yvelines)

2006 Morangis (Essonne)

Pharmacien de formation, Didier Lefèvre a été un compagnon de route de Médecins sans Frontières pendant plusieurs années, d'abord comme logisticien et photographe puis comme photojournaliste.

Les clichés de sa première mission en Afghanistan sont à la base du projet de bande dessinée *Le Photographe* réalisé avec Emmanuel Guibert. Celui-ci explique avoir conçu cette bande dessinée pour faire entendre la voix de Didier Lefèvre, combler les vides entre les photos et raconter ce qui se passe quand, pour une raison ou une autre, celui-ci n'a pas pu réaliser de prises de vues. Ceci dans le but



de montrer un reportage en train de se faire, une mission humanitaire au jour le jour, le destin d'une population prise dans la guerre.

Col d'Anjuman, entrée du Badakhshan date de 1986, l'année où Didier Lefèvre quitte Paris pour sa première grande mission photographique. Il accompagne une équipe de médecins au cœur de l'Afghanistan, en pleine guerre entre Soviétiques et Moudjahidin. Cette photographie montre des combattants qui se reposent au milieu du fleuve, dans la « Vallée des Martyrs ». Outre son étroitesse et les remous qui le cernent, le rocher où ils font halte semble une cible pour des tireurs embusqués. L'image, présente dans *Le Photographe*, est emblématique de cette guerre qui aura marqué Didier Lefèvre comme elle aura marqué l'histoire contemporaine.

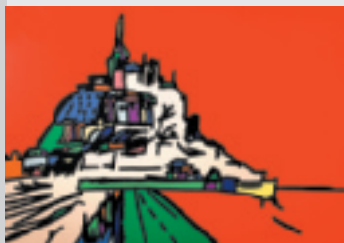
Didier Lefèvre, *Col d'Anjuman, entrée du Badakhstan*, 1986, Photographie noir et blanc 40 x 50 cm

© Didier Lefèvre

[Jean-Philippe Lemée]

Né en 1957 à Lamballe (Côtes d'Armor)

Vit à Rennes (Ille-et-Vilaine)



Jean-Philippe Lemée, *Le Mont Saint-Michel appartient à tout le monde*, 2001, Peinture acrylique sur toile Dimensions 90 x 130 cm

Producteur de séries, recycleur de dessins, Jean-Philippe Lemée se qualifie aussi de « metteur en scène de tableaux ». Depuis 1989, chacune de ses toiles résulte de l'application d'une méthode, qu'il qualifie de « recette ». L'une des caractéristiques de celle-ci est qu'elle peut faire intervenir diverses personnes, sollicitées pour faire des croquis rapides inspirés de l'histoire de l'art ou de l'imagerie populaire. A partir de ces dessins, l'artiste produit des séries de tableaux

qu'il homogénéise ensuite par le choix du format, des couleurs et du trait. L'exécution est ensuite confiée à un peintre en lettres.

En 2000, Jean-Philippe Lemée entreprend de revisiter l'un des sites les plus emblématiques du patrimoine français et des destinations touristiques.

Le Mont Saint-Michel appartient à tout le monde fait partie de ce projet dont l'une des références formelles principale est le travail des moines copistes de l'abbaye, connus pour leur maîtrise de la couleur et du dessin ornemental. Chacun des tableaux est une variation colorée, conçue comme une « mosaïque de couleur posée sur le rocher », toujours identique et pourtant chaque fois différente. Le Mont reste cependant un point sur l'horizon, un point de repère qui à ce titre appartient à tout le monde, au-delà de sa position géographique, à la frontière de deux régions.

[Stéphane Le Mercier]

*Né en 1964 à Saint-Brieuc (Côtes d'Armor)
Vit et travaille à Marseille (Bouches-du-Rhône)*

Stéphane Le Mercier a l'habitude de travailler avec des objets ou des formes préexistantes d'une grande banalité mais c'est aussi un amateur de mots et de littérature, Georges Pérec ou James Joyce par exemple. À la fois colporteur et archéologue, il arpente l'espace urbain pour s'approprier ce qu'il nomme des « non-choses ». Moulage, dessin, texte et photographie lui servent à capturer ces formes fantomatiques saisies pour leur dimension poétique. *Tout ce que vous oubliez m'appartient*, titre de l'une de ses expositions (Stuttgart, 2002), s'est doté depuis lors d'une valeur générique qui caractérise pour lui l'ensemble de sa production.



Stéphane Le Mercier,
Négatif, 2009,
Vidéo noir et blanc, muette,
16" montées en boucle
© Stéphane Le Mercier

La vidéo *Négatifs*, présentée dans sa forme définitive lors de l'exposition *Ultimos dias* en 2009 au Bon Accueil, centre expérimental de pratiques artistiques (Rennes) rend compte de dix années, 1989-1999, de collecte photographique. Elle se présente comme une succession rapide d'images en négatif dont les signes et les motifs s'organisent selon un système complexe. L'impression ressentie est celle d'images fixées en pleine lumière, et demeurant sur la rétine après avoir fermé les yeux. La vitesse du déroulement contribue à la perturbation visuelle réduite à des sortes de flashes.

[Briac Leprêtre]

*Né en 1972 à Rennes (Ille-et-Vilaine)
Vit et travaille à Rennes (Ille-et-Vilaine)*



Briac Leprêtre,
Bras de fer, 2007,
Aquarelle sur papier
63 x 80 cm

Diplômé de l'école des beaux-arts de Quimper, Briac Leprêtre inscrit son travail dans un univers quotidien et domestique qu'il met en scène sous forme d'aquarelles ou de sculptures. Les premières, issues de photos de famille ou de magazines, traitent de sujets familiers mais d'une grande banalité ; les secondes, faites de polystyrène, imitent des éléments de mobilier, commode, cheminée, conçues dans un style classique. Ces deux orientations *a priori* très différentes cohabitent dans des installations où l'artiste recompose des intérieurs factices et cependant très crédibles en apparence.

Bras de fer s'apparente à une scène de genre. Deux amis sont saisis dans l'intimité d'une fin de soirée, se défiant après avoir bu quelques bières. La technique de l'aquarelle, souvent employée pour dépeindre des sujets plaisants, contraste avec l'ordinaire de cette séquence, la rendant légèrement dérangeante. Parfaitement maîtrisé, le traitement des protagonistes mêle la précision du document à la connotation sociale et la dimension plus humaine que l'artiste semble porter à ses modèles, élevés au rang de héros du quotidien.

[Yann Lestrat]

Né en 1972 à Lorient (Morbihan)

Vit et travaille à Rennes (Ille-et-Vilaine)

Après une formation à la Villa Arson à Nice, Yann Lestrat réalise des formes invariablement simples, qui prétendent à une perfection absolue pourtant inatteignable : sphère en acier poli, peintures monochromes laquées, plaque de plexiglas transparente... Recourir aux techniques et compétences issues de l'univers de la production industrielle participe à cet intérêt pour la finition de l'œuvre, mais aussi paradoxalement à un détachement du réel. Investissant des paysages, des espaces publics, utilisant des objets domestiques

familiers, dans lesquels il introduit des perturbations inattendues, ses réalisations s'attachent à dévoiler les structures concrètes et mentales constitutives des sociétés modernes

Et in Arcadia ego est un projet photographique itinérant qui consiste à déplacer à travers le monde une œuvre, bonde d'évacuation en acier inoxydable de 100 cm de diamètre, implantée et photographiée dans des paysages naturels. Issue de cette série, *Pola n°2* montre seulement l'espace creusé afin d'y insérer la sculpture.



Yann Lestrat, *Pola n°2*, de la série :

Et in Arcadia ego, 2007-2008,

Tirage photographique lambda contrecollé sur aluminium 1,5 mm et encadré sous verre

123 x 120 cm

© Marc Loyon

[Cédric Martigny]

Né en 1974 à Arcachon (Gironde)

Vit et travaille à Fougères (Ille-et-Vilaine)



Cédric Martigny, *Fougères 2009*,

25 novembre 2009,

Photographie couleur, tirage en procédé digigraphie sur papier Fine Art Hahnemühle 80 x 100 cm

© Cédric Martigny

Diplômé de l'école Technique de Photographie et d'Audiovisuel de Toulouse (ETPA), Cédric Martigny a obtenu le prix Roger Pic en 2007 pour un portfolio intitulé *Le Foyer*. Il adhère au collectif « Temps Machine » et réalise avec Patrice Normand la série *Route nationale 7* qui remporte la bourse de la quinzaine photographique de Nantes. Son travail, à la croisée du témoignage et de la fiction, rend compte des relations d'un individu à son territoire.

En 2009, Cédric Martigny est accueilli en résidence par la

galerie des Urbanistes à Fougères. Il entreprend de réaliser un vaste portrait de la ville en explorant chaque quartier, du centre vers la périphérie, en abordant différentes thématiques liées à la question urbaine. Se référant aux quatre fonctions urbaines essentielles, définies par la Charte d'Athènes en 1942, l'habitat, le travail, la culture du corps et de l'esprit, la circulation, il aborde ces thématiques en cinq chapitres nourris de l'expérience des habitants, de l'usage qu'ils font de leur ville.

Fougères 2009 est le portrait d'un homme âgé, posant face à l'objectif dans une attitude empreinte de sérieux et de dignité. Le traitement de cette image rappel par la posture du modèle, la palette colorée et les éléments de décor, bureau, pan de rideau, la tradition classique des portraits officiels. Cédric Martigny confère ainsi à un habitant ordinaire une dimension quasi historique.

[Nicolas Milhé]

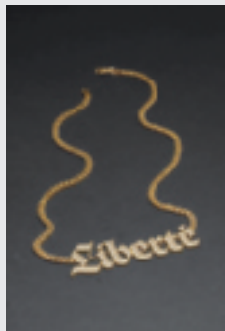
*Né en 1976 à Bordeaux (Gironde)
Vit et travaille à Paris*

Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Bordeaux en 2011, Nicolas Milhé devient dès l'année suivante résident du Pavillon, laboratoire de création du Palais de Tokyo. Spécialiste de la manipulation et du détournement, il explore les relations culturelles, interpelle le public en perturbant ses repères habituels. Il transforme par exemple la carte de Paris et sa banlieue, plaçant Neuilly au nord-est et Belleville au sud-ouest. Il manie les signes du pouvoir politique et de l'ordre établi. Ses dénonciations subtiles reposent sur une grande connaissance de l'histoire et de l'actualité qu'il

revisite sans hiérarchie. En 2011, lors de l'exposition *Les Canards, le Cadastre et la Marquise* à la galerie Samy Abraham, il mêle des unes de journaux, un plan de Paris du XVI^e siècle enrichis de cercles réalisés à la feuille d'or et le souvenir de la Marquise de Pompadour faisant paître dans les jardins de l'Élysée un troupeau de moutons aux cornes dorées.

L'or, déjà en 2009, est la matière de son œuvre *Les valeurs*. Ce sont deux bijoux précieux constitués d'une chaînette et de lettres ornées d'éclats de zirconium : Liberté et Égalité.

L'artiste se joue ainsi de la confusion des valeurs marchandes et républicaines.



Nicolas Milhé, *Les valeurs*, 2009,
Sculpture, or argent,
oxyde de zirconium,
Deux éléments
© Nicolas Milhé /ADAGP Paris 2012

[Pascal Mirande]

*Né en 1968 à Sainte-Adresse (Seine-Maritime)
Vit et travaille à Rennes (Ille-et-Vilaine)*

Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Poitiers, Pascal Mirande a poursuivi ses recherches photographiques avec Tom Drahos, Hervé Rabot et Paul Château à l'École Beaux-Arts de Rennes. Pascal Mirande associe la pratique du dessin, de l'installation et de la photographie. Celle-ci est pour lui le moyen d'enregistrer le réel tout en échafaudant des fictions. Photographe, dessinateur, constructeur ou encore inventeur, il se forge un imaginaire peuplé de symboles et de mythes universels, tels ceux de Babel ou d'Icare. Jonathan Swift, Lewis Carroll sont aussi des écrivains dont il revisite les espaces, de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Capable de construire une arche de belle ampleur (9 m x 4 m) ou une tour de guet miniature, Pascal Mirande organise son travail par séries, révélatrices de sa capacité à embarquer le spectateur pour des voyages imaginaires autant que poétiques. Autre prétexte à l'inspiration,

le personnage de Gulliver. Cette fois, Pascal Mirande confronte ses constructions au corps humain. Il y a deux lectures d'échelles. Le modèle vivant, ici *Gulliver IX Lucas*, montre la minutie des maquettes et à l'inverse, les échafaudages transforment le corps en un immense paysage. Comme dans toutes ses séries, il exploite l'ambiguïté du rapport au réel et joue avec l'échelle pour transformer des constructions dérisoires en fiction.



Pascal Mirande, *Gulliver IX Lucas*, 2009,
Six photographies couleur, tirage
numérique d'après négatif
50 x 50 cm chaque
© Pascal Mirande

[Benoît-Marie Moriceau]

Né en 1980 à Poitiers (Vienne)

Vit et travaille à Rennes (Ille-et-Vilaine)

Benoît-Marie Moriceau a commencé ses premières réalisations plastiques dans des lieux en friches, espaces abandonnés, inhabités, domestiques ou industriels. Menant un travail d'investigation et de collecte, il propose des interventions architecturales marginales, jouant sur le décalage, les perturbations, les glissements de sens et de perceptions. Avec une légère pointe d'étrangeté et d'humour, détournant les codes et les langages de l'archi-



Benoît-Marie Moriceau,
Vérité et mensonge
de l'espace figuré géométrique, 2008
Un projet/réplique modèle HO (1/87°)
représentant une sculpture
et son contexte d'exposition
sous vitrine altuglas
et sur socle tubulaire inox
150 x 40 x 30 cm
© Benoît-Marie Moriceau /
ADAGP Paris 2012

tecture, il pose des questions sur les notions d'environnement, d'urbanisme, d'espace. *Vérité et mensonge de l'objet figuré géométrique* est la maquette d'un projet réalisé durant une résidence d'artiste aux ateliers des Arques (Lot). Il s'agit de la réplique d'un camping-car construit à flanc de colline, et installé verticalement sur un pierrier naturel. Depuis le village qui lui fait face, un télescope permet d'observer ce qui, à l'œil nu, apparaît comme une tache blanche dans la végétation. Le télescope, qui permet habituellement de découvrir un panorama exceptionnel, est utilisé « à contre-emploi ». Le point de vue proposé est, à la fois banal, un camping-car, et extraordinaire au regard de sa position. La confrontation de ces deux visions interroge les mécanismes de perception du paysage, les représentations du réel, ses limites et ses possibles déplacements.

[Samir Mougas]

Né en 1980 à Muret (Haute-Garonne)

Vit et travaille à Rennes (Ille-et-Vilaine)



Samir Mougas, *Le Sphinx*, 2009,
Sculpture en bois peint
37 x 37 x 30 cm
© S. Mougas / Courtesy galerie ACDC,
Bordeaux.

Diplômé de l'Ecole supérieure d'arts de Quimper en 2005, Samir Mougas obtient ensuite le Master of Fine Arts à l'académie Saint-Joost de Breda (Pays-Bas). Après son installation à Rennes en 2007, il bénéficie d'une résidence d'une année au centre d'art 40mcube qui produit sa première exposition personnelle d'envergure. Sculptures, peintures, dessins, photographies ou installation, les œuvres de Samir Mougas puisent dans un registre de formes minimales et géométriques issues

de l'histoire de l'art autant que du graphisme, du design industriel ou de la culture populaire. Cette libre appropriation s'accompagne de l'usage de l'intuition et de la subjectivité dans un processus de création initialement logique et rationnel. *Le Sphinx* se présente comme un volume pyramidal de taille modeste, d'un jaune vif, percé de deux orifices. D'emblée, s'impose une référence, à l'un des monuments emblématique de l'Égypte ancienne, aussitôt mise en doute par l'échelle et la couleur de la pyramide. La sculpture bascule dans le registre d'un objet à l'improbable fonction. Ainsi, les deux trous permettent-ils à des doigts de se saisir de la pièce d'un jeu à manipuler ou bien figurent-ils les yeux d'un petit être fantomatique ? Il appartient alors au spectateur de puiser dans la mémoire collective ou plus personnelle pour résoudre l'énigme du Sphinx mythique.

[Marie Reinert]

*Née en 1971 à Fécamp (Seine-Maritime)
Vit et travaille à Paris et Berlin (Allemagne)*

Marie Reinert détourne des codes de fonctionnement socialement établis, rend compte de moments quotidiens ou construit des objets d'une grande poésie. *Rien de nouveau sous le soleil* est le premier volet d'un projet évolutif centré sur le monde de l'entreprise et ses comportements. La vidéo *Négociation* est un travail chorégraphique basé sur un jeu physique entre deux personnes, mettant en action tour à tour des stratégies de négociation, de domination ou de manipulation. Cette recherche d'attitudes et de gestuelle est aussi présente dans la vidéo *Faire*, réalisée au cours de sa



Marie Reinert, *Faire*, 2008,
Vidéo noir et blanc sonore,
Durée 13',
© Marie Reinert

résidence au Conseil général d'Ille-et-Vilaine dans le cadre de la première édition des Ateliers de Rennes, biennale d'art contemporain. L'artiste questionne l'organisation spatiale et temporelle du travail, les contraintes qu'elle impose aux agents. Elle recourt à une collaboration avec un ergonome du travail dans la mise en œuvre de ce projet qui interroge l'activité humaine, physique comme mentale des agents des Archives départementales. Ceux-ci acceptent de mimer leurs gestes habituels hors de leur contexte spatial. Ce travail prend appui sur les particularités architecturales et esthétiques du bâtiment. En pénétrant ainsi dans cette administration, Marie Reinert apporte un regard critique sur l'organisation et les rythmes professionnels quotidiens.

[Mathilde Seguin]

*Née en 1973 à Vienne (Isère)
Vit et travaille à Rennes (Ille-et-Vilaine)*



Mathilde Seguin, *Des vues : perspectives atmosphériques A-B-D*, 2012,
Trois sérigraphies, 5 couleurs,
Dimensions 20,5 x 26 cm chaque
© Mathilde Séguin

Mathilde Seguin est diplômée de l'École des Arts Décoratifs de Strasbourg. Son travail prend naissance au fil de ses longues déambulations urbaines où elle scrute les détails architecturaux, fenêtres, toitures, cheminées... Ces relevés composent l'alphabet graphique dans lequel elle puise pour reconstituer des cités imaginaires. Elle intervient aussi dans l'espace réel lorsqu'elle tend en 2009 des bâches imprimées pour modifier le décor des façades de certains bâtiments de Rennes ou, durant l'été 2012 à Hennebont, superpose aux fenêtres d'origine des photographies prises dans d'autres villes. *Des vues : perspective atmosphérique* fait partie d'un

ensemble de pièces (estampes, montages zinc et photographies, installations, ...) débutées en 2006 et regroupées sous le titre générique *Des vues*. A la différence d'autres œuvres où les motifs décoratifs de l'architecture sont traités avec le souci du détail, les trois sérigraphies offrent un paysage urbain extrêmement épuré. Seulement suggérés par la ligne de crête de leur toit, les bâtiments sont déclinés par plans successifs dans un dégradé de gris. Cette technique reprend le procédé classique de la perspective atmosphérique consistant à rendre la profondeur en éclaircissant progressivement la couleur du proche au lointain.

[Yann Sérandour]

Né en 1974 à Vannes (Morbihan)

Vit et travaille à Rennes (Ille-et-Vilaine)

La pratique artistique de Yann Sérandour, titulaire d'un doctorat d'Arts Plastiques, est placée sous le signe du livre considéré comme outil de transmission et espace de circulation d'informations. L'activité qu'il implique, la lecture, devient processus de construction et de déconstructions d'histoires, notamment celle de l'art. Son travail se formule comme un ensemble de gestes ou d'opérations d'infiltrations, de développements à partir d'objets, de livres ou d'œuvres existantes prolongeant et réactivant leurs portées et leurs enjeux.

Inside the White Cube (Expanded Edition) est composé d'un coffret



Yann Serandour, *Inside the white cube (Expanded edition)*, 2008,
18 livres coffret carton
21 x 21 x 21 cm

dans lequel sont emboîtés dix-huit exemplaires d'un même ouvrage, *Inside the White Cube : The Ideologie of the Gallery Space*. Cet essai, écrit en 1976 par Brian O'Doherty et republié en 1986 sous la forme d'un livre carré blanc de 20,3 cm de côté, est emblématique de la réflexion critique menée sur les caractéristiques de l'espace d'exposition depuis les années soixante.

Constatant que la juxtaposition de dix-huit exemplaires de cet ouvrage forme un cube parfait, Yann Sérandour décide en toute logique de les réunir dans un coffret fabriqué à cet effet.

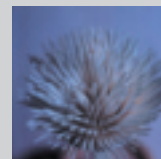
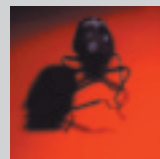
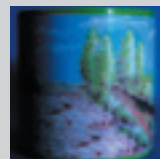
Il joue avec une distance légèrement ironique la question de l'exposition ramenée ici à sa version portable et transmissible.

[Yves Trémorin]

Né en 1959 à Rennes (Ille-et-Vilaine)

Vit à Rennes (Ille-et-Vilaine)

Yves Trémorin,
Paysage artificiel, 2002,
Tirage photographique
ilfochrome contrecollé
sur aluminium
3 (40 x 40 cm)
© Yves Trémorin



De formation scientifique, Yves Trémorin débute son travail artistique en 1980. Il revisite par séries successives, les genres classiques de la photographie, portraits de famille ou d'amis, paysages, natures mortes, en noir et blanc ou en couleur. Cependant ces images, tout en étant directes, accessibles et d'une apparente lisibilité, ne cherchent pas à témoigner du monde réel mais à révéler la part symbolique des objets, leur caractère emblématique. Cadres serrés, travail de la mise au point, du flou à la précision du détail, saturation des couleurs sont quelques-uns des codes utilisés par l'artiste. *Paysages artificiels* est composé de trois photographies dont l'une est directement extraite de la

série *Objets*, élaborée entre 2002 et 2003. La première image montre une « boîte à meuh » représentant un paysage, la deuxième un coléoptère et la dernière, une fleur.

Les apparences sont sans doute trompeuses car le paysage est finalement aussi impressionniste que pixelisé, l'insecte peut-être plus métallique qu'il n'y paraît et la fleur sûrement en plastique. Quant à l'échelle de ces objets, là encore règne l'ambiguïté : le décor végétal, supposé accueillir insecte et plante, relève de la miniature alors que le format de la boîte est disproportionné par rapport aux deux autres sujets. Le règne de la nature est, au final, troqué contre celui de l'artifice.

[David Zérah]

Né en 1966 à Vire (Calvados)

Vit et travaille à Rennes (Ille-et-Vilaine)

David Zérah s'est d'abord fait connaître avec les *Blabla*, petits animaux fictifs déclinés du lapin et réalisés avec des ballons de baudruche. Qu'ils soient laissés à la manipulation des spectateurs ou dans un coffre de voiture, ces *Blabla* favorisent de manière ludique les modes d'échange et de communication. Ces premières interventions trouvent leur prolongement dans des publications ou des vidéos. La photographie est l'outil privilégié de David Zérah depuis 1995. Il s'intéresse moins au médium photographique qu'à sa capacité à produire des images. De formats et de sujets divers, ce sont des vues urbaines ou bucoliques, des

portraits ou des vues d'intérieur. Elles font allusion à différents registres très présents dans la société contemporaine, clichés publicitaires ou d'amateurs, touristiques ou documentaires. Ces œuvres témoignent d'une relation au monde qui ne peut échapper au déjà-vu, aux divers systèmes de représentation. Les deux jeunes filles de *A Fairy-Duet* semblent s'être arrêtées au même endroit (si ce n'est au même instant) et s'être isolées pour une même occupation, lecture ou envoi de texto, ce que ne dit pas leur posture identique. Le spectateur ne peut que faire appel à son imaginaire et bâtir une fiction ainsi que l'y entraîne David Zérah.



David Zérah, *A fairy-Duet*, 2007,
Deux photographies couleur
montées sur aluminium
2 (100 x 100 cm)
© David Zérah

[UN PREMIER REGARD]

Le parcours

UN TEMPS D'EXPOSITION OUVERT A TOUS UN PREMIER REGARD SUR LES ŒUVRES DU FONDS D'ART CONTEMPORAIN DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE

2008-2012 QUATRE ANNÉES D'ACQUISITION

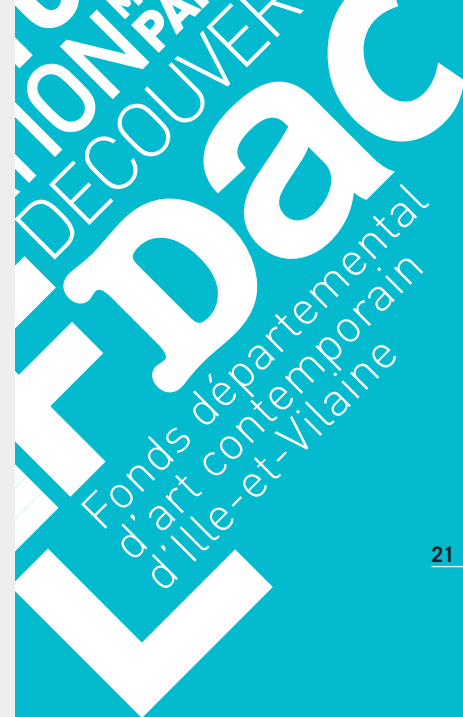
Du 30 janvier au 22 mars 2013
Direction de la Culture du Conseil général d'Ille-et-Vilaine
Bâtiment des archives départementales
Salle d'exposition Mona Ozouf
1, rue Jacques-Léonard
35000 RENNES

DES VISITES ACCOMPAGNÉES EN DIRECTION DES ACTEURS RELAIS DU FONDS SUR LE TERRITOIRE DÉPARTEMENTAL

- ⊙ Les élus, les acteurs culturels et artistiques du département
- ⊙ Le réseau des bibliothèques
- ⊙ Les collèges en partenariat avec l'Éducation nationale
- ⊙ Les professionnels de l'action sociale du département

DES ŒUVRES QUI CIRCULENT

- ⊙ Collège Camille Guérin à Saint-Méen-le-Grand
- ⊙ Collège Paul Féval à Dol-de-Bretagne
- ⊙ Collège Beaumont à Redon



[UN PREMIER REGARD]

LES INFORMATIONS PRATIQUES

EXPOSITION

UN PREMIER REGARD

SUR LES ŒUVRES DU FONDS D'ART CONTEMPORAIN DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE

2008-2012 QUATRE ANNÉES D'ACQUISITION



Entrée gratuite

Accès

Horaires

Visites public : 12 h - 17 h 30

du lundi au vendredi

Visites de groupes sur rendez-vous
Ouverture les dimanches 10 février,
10 mars et 17 mars 2013

Contacts renseignements

Service Action culturelle

02 99 02 35 52

Adresse

Direction de la Culture du Conseil
général d'Ille-et-Vilaine
Bâtiment des archives départementales
Salle Mona Ozouf
1, rue Jacques-Léonard
35000 RENNES

www.ille-et-vilaine.fr

Remerciements

Le département d'Ille-et-Vilaine remercie chaleureusement pour leur contribution à cette exposition du FDAC, **Un premier regard :**

Toute l'équipe du Frac Bretagne (Fonds régional d'art contemporain Bretagne) et en particulier Catherine Elkar, Brigitte Charpentier, pour la mise en œuvre de l'ensemble du projet.

Les artistes du fonds départemental - Yuna Amand, Isabelle Arthuis, Hervé Beurel, Muriel Bordier, Jocelyn Cottencin, Christine Crozat, Bruno Di Rosa, Antoine Dorotte, Julie C. Fortier, Nikolas Foure, Pierre Galopin, Angélique Lecaille-Guilbert, Jean-Philippe Lemée, Stéphane Le Mercier, Briac Leprêtre, Yann Lestrat, Cédric Martigny, Nicolas Milhé, Pascal Mirande, Benoît-Marie Moriceau, Samir Mougas, Marie Reinert, Mathilde Séguin, Yann Sérandour, Yves Trémorin, David Zerah, Sarah Fauguet et David Cousinard pour leur participation.

Les centres d'art du département d'Ille-et-Vilaine :

La Crie - Centre d'art de la Ville de Rennes – Sophie Kaplan, Carole Brulard

L'Artothèque de la ville de Vitré - Isabelle Tessier

40mcube - Centre d'art contemporain à Rennes - Patrice Goasduff, Anne Langlois

L'Aparté - Centre d'art de Montfort Communauté à Iffendic – Eloïse Krause, Sophie Marrey

Le Village - Site d'expérimentation artistique - David Chevrier

pour leur contribution au sein du comité d'experts concourant à l'acquisition et à la circulation des œuvres sur le département.

Les collèges de Saint-Méen-le-Grand, Dol-de-Bretagne et de Redon, les bibliothèques du Département...

La délégation académique à l'éducation artistique et culturelle – Philippe Collin pour leur implication dans la circulation des œuvres.

Documents d'Artistes Bretagne - DDAB – Christine Finizio pour sa contribution au fonds documentaire des œuvres.



Exposition réalisée par le Département
d'Ille-et-Vilaine et le Frac Bretagne
Commissariat : Catherine Elkar et le service
Action culturelle de la Direction de la Culture
Rédaction textes des œuvres : Brigitte Charpentier

www.ille-et-vilaine.fr